

Dans le second numéro, on explique « Comment fut trahie la révolution chinoise ». Cette fois-ci on s'accroche à Treint qui a eu, hélas, du retard à comprendre (et encore !), la question chinoise comme quelques autres questions aussi. La « Commune » dit, non sans raison (notre camarade Held l'a démontré beaucoup plus solidement) que le Front Populaire répète l'expérience avec le Kouomintang de Chine. Mais la rédaction ne comprend pas du tout que le commencement de la catastrophe consistait en ce qu'on avait privé le jeune parti communiste de l'indépendance absolue envers la « Gauche Révolutionnaire » au nom de « l'action révolutionnaire ». Les communistes ont abandonné leur drapeau et leurs principes pour gagner la « parité » (bien problématique) avec l'aile gauche du Kouomintang. Or, la « Commune » répète la même expérience dans des conditions aggravées. « Parité des différentes tendances » signifie un Kouomintang français en petit.

Mais qu'a significé dans ce cas l'adhésion à la S. F. I. O., objectera quelque sophiste ou quelque naïf ? L'adhésion passagère à la S. F. I. O. et même au Kouomintang n'est pas un mal en soi ; il faut cependant savoir non seulement *entrer*, mais aussi *sortir*. Quand on continue à s'accrocher à l'organisation qui ne peut plus tolérer des révolutionnaires prolétariens dans son sein, on devient nécessairement l'instrument misérable du réformisme, du patriotisme et du capitalisme. C'est le cas des communistes chinois après le « petit » coup d'état de Canton, en mars 1926. C'est le cas des pivertistes après le Congrès de Lille et surtout après le dernier Conseil National. Après avoir déclaré que la lutte contre le « trotskisme » est un signe infaillible d'une tendance réactionnaire, Pivert en s'accrochant à Blum et à Zyromski a dû monter une « nouvelle tendance », dont la fonction essentielle est la lutte contre le « trotskisme ». Et la pauvre clique de Molinier, elle est déjà forcée de saboter l'organisation des jeunes et leur organe et de s'opposer à chaque pas à notre tendance, nationale et internationale. Voilà ce que c'est que de faire le Kouomintang en petit.

La pierre triangulaire de l'édifice (du château d'Espagne) de la « Commune », c'est « l'action révolutionnaire ». Mais qu'est-ce que cela au fond ? Personne ne l'a dit. Il y a l'Action Révolutionnaire du 19^e ; il y a une autre encore moins révolutionnaire si possible, du 9^e avec Paz en tête ? Tout à fait comme Molinier, Paz s'empare aussi des déchets phraséologiques du léninisme. S'agit-il du nouveau parti ? Mais non, Paz est tout à fait attaché à « son parti ». Et les membres de l'Action Révolutionnaire du 19^e ? *Ils se taisent là-dessus*. « Mais il ne s'agit que du front unique », va-t-on nous répondre. Mais le front unique signifie la coalition des forces des organisations de masse pour une action concrète. Dans le cas de la « Commune » il n'y a ni masses, ni forces, ni action. Il s'agit d'un « front unique » pour le lancement d'un journal. Or, c'est précisément le contraire du front unique comme il est conçu et interprété par le marxisme. La règle fondamentale du front unique dans le sens des B. L. était et reste : *marcher séparément, battre ensemble*. Or, la soi-disant Action Révolutionnaire est une institution volontairement confuse pour *marcher ensemble* avec les centristes et pour *battre...* les bolcheviks-léninistes. Telle est la vraie physionomie de « l'Action Révolutionnaire », de Molinier comme de celle de Paz.

Le « programme » de « l'Action Révolutionnaire » présenté par le second numéro de la « Commune » est au-dessous du programme de la « G. R. ». Il paraît un peu trop confus et un peu trop équivoque même pour Pivert. Et le programme sonnante de Pivert ne l'empêche pas (loin de là), d'accomplir sa fonction essentielle, c'est-à-dire de seconder Blum, Lebas et Lagorgette dans leurs efforts de désagréger les jeunesse et le B. L. C'est d'ailleurs la seule « action révolutionnaire » que Molinier lui aussi pratique *sous forme* « d'action directe ». Avec quel succès, c'est encore à voir.

La « Commune » c'est l'équivoque faite journal. Prenons la ques-

tion extrêmement significative du pivertisme. Ce qu'on appelle « l'influence » de Molinier dans les T.P.P.S., le 19^e, etc., n'est, au fond, que l'adaptation à la tendance pivertiste. En réalité, le groupe Molinier a joué le rôle de hilote au service du centrisme. Toute la politique de Molinier, surtout ces derniers cinq-six mois, restait orientée vers la fusion avec le pivertisme. Et le résultat ? Cette politique a facilité la trahison de Pivert, a affaibli l'influence du G. B. L., a démasqué le vide politique de toute l'activité dans le 19^e et dans les T. P. P. S. et cette faillite l'a poussé précisément vers l'aventure fatale. Maintenant, hérissée entre les B. L. et la G. R., la « Commune » se voit obligée de dénoncer (assez humblement d'ailleurs) l'attitude de Pivert au congrès des jeunes. Elle exprime ses sympathies ambiguës aux jeunes en essayant de les désagréger. En même temps, elle continue à se lier avec les pivertistes — contre les jeunes et les B. L. Dans ces conditions les mensonges deviennent un instrument inéluctable de la lutte désespérée, qui ne peut aboutir qu'à une nouvelle faillite plus désastreuse encore pour les promoteurs de la « Commune ».

Un sentimental m'écrit : « Mais vous ne connaissez donc pas ces camarades personnellement, ils sont pleins de bonne volonté... etc. ». La bonne volonté même quand elle est indiscutable n'est pas suffisante. Il faut que cette volonté soit guidée par des principes justes et contrôlée par une organisation cohérente. Autrement... mais je donnerais mieux un exemple. Pierre Frank a écrit sur le 6 février 1934 une petite brochure où il y avait quelques passages tout à fait scandaleux sur l'armement du prolétariat comme un mot d'ordre « romantique ». Les autres camarades ont dû faire une pression nécessaire. La « Vérité » a pris une attitude nette dans la question des milices et de l'armement. Et la page lamentable de la brochure de Frank est passée heureusement inaperçue. Mais imaginez pour un instant, que Frank se détache de l'organisation en février 1934, s'obstine sur son point de vue sur l'armement et lance un soi-disant journal de masse. La « bonne volonté » de Frank aurait-elle pu être suffisante pour récompenser les conséquences réactionnaires de sa fausse conception ? Or, la récente lettre de Frank qui remplace le programme de la « Commune » (voir le Bulletin Intérieur) est pleine de fautes et de contradictions. Mais cette fois-ci, la « bonne volonté » de Frank est tout à fait débridée, puisqu'il s'est mis lui-même en dehors de l'organisation, qui le sauvait maintes fois des conséquences de sa... « bonne volonté ». La scission provoquée par un complot déloyal force et forcera les déserteurs de développer les idées, les tendances, les inclinaisons qui font leur faiblesse. Où en finiront-ils avec un pareil commencement. Je n'en sais rien. C'est pourquoi je leur oppose de ma part la *méfiance absolue*.

J'envisage avec Frank surtout Raymond Molinier. Il a des qualités, de l'énergie, de l'improvisation, de l'impulsion indiscutables. Mais, avec cela une confusion théorique souvent bien dangereuse, l'impatience qui le pousse aux actes aventuristes et l'incapacité presque absolue de se discipliner soi-même. Un camarade d'un pays où l'économie laitière joue un grand rôle, m'a dit une fois : « Nos paysans comparés des caractères pareils à ce genre de vache, qui donne beaucoup de lait mais renverse chaque fois le seau ». Vraiment, c'est le cas de Molinier. Beaucoup de camarades sérieux et objectifs se demandaient souvent avec inquiétude, si le bilan d'activité de Molinier (les seaux renversés y compris) n'est pas plutôt négatif. De ma part, je n'ai pas voulu désespérer : une organisation plus forte et cohérente, disais-je, pourrait peut-être l'éduquer. Mais maintenant où Molinier improvise un « journal de masse » contrôlé seulement par sa « bonne volonté », je ne puis pas ne pas dire ouvertement : « Cette pente doit devenir fatale pour cet homme ».

L'exemple de Doriot est encore bien frais. Il était pendant des années membre dirigeant du P. C., et non seulement pendant sa décadence. Après avoir quitté le P. C. il n'a pas voulu opter pour un programme, pour une tendance, pour un drapeau. Il cherche des combines, lance des mots d'ordre sonnants (l'unité ouvrière, la com-